

Chronique de Ould Beheït

Lettre au Président du CMJD

Monsieur le Président,

Il y a quelques jours, vous receviez des journalistes de la presse indépendante auxquels vous avez demandé, semble-t-il, de formuler, dans un délai de deux semaines, des propositions concrètes permettant au CMJD de voir dans quelles mesures il peut assainir ce secteur moribond.

Ces intentions sont louables et traduisent pour leur part tout l'intérêt que vous semblez accorder à une transition que vous souhaitez certainement transparente, démocratique et égalitaire. La tâche est cependant énorme et suppose, entre autres mesures, le limogeage pur et simple de toute l'administration de l'ancien régime, que vous savez vous-même incompatible avec une ère nouvelle qui exige, en ce qui la concerne, la neutralité des pouvoirs publics. Mais cela est une autre histoire.

Pour revenir à la presse qui vous a semblé présenter des symptômes de déliquescence graves, appelant des mesures positionnées sur l'échelle des urgences, avant le remède de cheval qui doit être administré, sans attendre, à l'administration, au fisc, à la douane, au trésor et la liste est longue, je me permets de porter à votre connaissance un article que j'avais écrit il y a quelques mois, dans les colonnes de Nouakechott Info (n°730 du jeudi 17 février 2005). Cet article que je réactualise et qui vient, avec votre démarche, de trouver la chance de porter, était vraisemblablement un peu en avance sur son temps, car la situation qu'il mettait en exergue et l'appel pressant qu'il véhiculait ne pouvaient être vus et entendus par un régime célèbre pour avoir fait de la presse ce qu'elle est aujourd'hui. C'est-à-dire une décharge où tous les résidus de la société, tous les crimes contre la démocratie et contre l'éthique professionnelle trouvent les moyens matériels et moraux d'affirmer leur propre volonté d'existence, voire de puissance et la légitimité de sévir en toute impunité contre ce que le pays a de plus cher: son image de marque. J'espère qu'avec votre démarche, la chance d'être prise en considération lui soit enfin offerte.

Cet article intitulé "Les peshmergas et la queue du diable" est en fait une petite histoire vraie qui présente, sous leur jour véritable, ces journalistes dont le comportement a jeté le discrédit non seulement sur la presse indépendante en Mauritanie, mais aussi sur la démocratie elle-même, au point que ceux qui sont en charge de sa défense n'y croient même plus; d'où les lacunes qui vous ont paru mériter des solutions aussi radicales que rapides.

J'espère qu'en en prenant connaissance, vous verrez d'avantage plus clair et, partant, saurez à quoi vous en tenir au sujet de la presse qui n'a servi jusqu'à présent qu'à légitimer les

abus. Vous arriverez, j'en suis sûr, à la conclusion que pour assainir la presse, il faut commencer par assainir l'environnement institutionnel, économique et politique dans lequel elle évolue. N'est-ce pas là le programme du CMJD?

Les Peshmergas et la queue du diable

C'est sur l'insistance d'un ami très cher que j'ai accepté, après bien des hésitations, de parler des fameux peshmergas de la presse et, partant, d'assumer le statut de "Caïd" de groupe Peshmergas dont on m'affuble, à tort bien entendu, tout en me rabattant sur la maigre consolation que ce même titre est également attribué à quelques journalistes de renommée dont la réputation "d'imprimer plus vite que leurs ombres", est depuis très longtemps établie.

Si le nom Peshmerga, promu au rang de mythe par les combattants Kurdes Irakiens qui le portent le plus fièrement du monde, n'a rien de subjectif, ici et dans le domaine précis de la presse, il revêt le caractère d'une insulte et dénote d'un mépris total à l'endroit de celui qu'il désigne. Vous pouvez donc aisément imaginer l'inquiétude de nos pauvres journalistes d'être appelés par ce gentil sobriquet dont le spectre planera tant que les problèmes financiers de la presse ou de ce qui en tient lieu existeront, un sobriquet dont la seule évocation remplit de mépris les ministres, cadres et tous ceux qui ont quelque chose à donner ou à gérer.

C'est, je crois, en 2001, que le nom Peshmergas a été donné aux journalistes indépendants à un ou deux éditeurs près. L'auteur de ce génial baptême a certainement été frappé par quelques similitudes, d'ordre vestimentaire d'abord, puis de comportement ensuite entre nos journalistes et les Kurdes en armes. Ils ne se déplacent qu'en groupe, à pieds, enturbannés et arborant des accoutrements qui disent long sur leurs piètres connaissances en matière d'habillement et sur la précarité de leurs garde-robes.

Là s'arrêtent les caractéristiques communes aux deux archétypes de courage et de vaillance pour les Peshmergas irakiens et de cupidité et d'ignorance pour les Peshmergas de notre presse. Depuis le Kitab de Tijikja, dont les journées ont enregistré une participation record des Peshmergas (plus de 365 faux journalistes qui ont inondé la ville sous un flot de vieux boubous de percale aux couleurs ternes, de taxi portant tant bien que mal, chacun, ses 8 à 9 Peshmergas et de journaux photocopiés à la hâte sur des multiplicateurs RISO), toutes les manifestations, visites présidentielles, déplacements de cadres dans le terroir, implantation du PRDS et même les mariages, décès

et autres solstices de vieilles sorcières connaissent leurs flots de Peshmergas venus demander de l'argent en guise de soutien à des journaux qui n'existent que dans les archives administratives de la Direction des affaires politiques au Ministère de l'Intérieur.

Plus grave encore. Depuis environ une année, des groupes mafieux achètent les services de quelques Peshmergas analphabètes dont ils utilisent les journaux pour régler leurs comptes, corrompre et harceler tous ceux qui ne se plient pas à leur volonté. Ces groupes poussent les limites du faux jusqu'à faire signer des articles et analyses de fond à des gens qui ne lisent pas et qui écrivent encore moins, en leur faisant porter la responsabilité d'écrits dont ils ne comprennent ni le sens ni souvent la gravité, et encore moins la portée.

Pour être complet sur le chapitre de la présentation des Peshmergas, il n'y a rien de tel que de vous raconter une histoire, qui illustre parfaitement le sujet. Surtout que je m'y donne, personnellement, en exemple. Façon d'être sans complaisance en prenant à mon compte les situations peu glorieuses que mes compagnons de misère, réduits à quémander dans leur propre pays, contraints à se départir de leur dignité d'homme pour se jeter sur les miettes que des riches véreux et une bande de fonctionnaires corrompus veulent bien leur concéder le temps d'un "événement" politique, vivent de temps à autre. Une prodigalité inhabituelle dont le but est d'astreindre ces pauvres journalistes à un dégradant rôle de griots auquel rien ne les prédispose. Un rôle auquel ils se livrent souvent sous les pressions de la nécessité et qui les marque, dans leur amour propre et dans leur statut de citoyen, de traces indélébiles d'humiliations et de doutes dans cette justice que les hommes s'ingénient à pervertir avant de la répandre dans des aires de plus en plus restreintes.

Une histoire intitulée:
La queue du diable

Tout le monde est censé connaître le diable et, bien entendu, sa célèbre queue pour s'en être saisi au moins une fois, afin de tirer ce sympathique démon, compagnons d'armes des infortunés.

Les tireurs de cet appendice se classent en trois catégories: ceux qui l'ont tirée et qui sont prêts à demander aujourd'hui ce qu'elle signifie, ceux qui a tirent de temps à autre et prennent le soin de se couvrir d'un turban pour ne pas être vus en compagnie du diable et ceux qui vivent en le tirant par la queue du matin au soir.

C'est dans cette catégorie que se classent les Peshmergas, et, puisque je fais partie de ces éternels tireurs du diable par la queue, je m'en vais vous conter cette aventure rocambolesque

que j'ai vécue il y a quelques années et où ce sympathique personnage qu'est le diable en personne tenait un rôle central.

A l'occasion des préparatifs de la campagne des législatives de 2001, les sièges des partis politiques en lice étaient chaque jour pris d'assaut, très tôt le matin, par des foules où se côtoyaient des électeurs sincères, d'autres moins sincères, des musiciens, des poètes, des journalistes, des charlatans et autres politiciens aux mines patibulaires, venus négocier les suffrages de "grandes tribus" qu'ils prétendaient représenter. Toutes ces bonnes volontés, quels qu'en soient les mobiles et les apparences, souvent trompeuses, avaient toutes un point en commun: une connaissance peu glorieuse du diable et surtout de sa queue.

C'est ainsi qu'un jour que je m'étais présenté à l'un de ces sièges dans l'espoir de décrocher un contrat de couverture publicitaire de la campagne de ses candidats. A peine ai-je traversé le seuil du siège que je reçus dans les bras un flot de militants, dont plusieurs journalistes, qui dégringolaient les escaliers dans un brouhaha assourdissant. Après mille tentatives, je réussis à me sortir de cet enlacement de corps, et, sans attendre, je me lançais par l'escalier en montant les marches trois à trois.

Arrivé à l'étage supérieur, quelle ne fut ma surprise de voir le diable en personne traînant une grappe de militants accrochés à sa queue, et ce qui devait arriver arriva. Sans perdre une minute, je me mis à mon tour à chercher à me saisir de la précieuse queue, mais en vain, tellement les mains étaient nombreuses au point que je ne trouvais plus où poser le petit doigt.

Après quelques tentatives infructueuses d'attraper le prolongement de la colonne vertébrale de mon ami de toujours, ce que je trouvais injuste de la part de ces candidats à la "tire", je finis par hausser le ton, ce à quoi mon voisin immédiat a répondu par un haussement d'épaules.

Blessé dans mon statut de tireur privilégié de cette queue pour l'avoir tirée depuis des décennies, je me mis à vociférer et c'est tout juste si mon rival ne reçut mon poing dans la figure. D'autres tireurs portèrent secours à mon voisin, devenu entre temps la victime de ce nouveau venu qui ne respecte pas l'ordre des arrivées, et la

simple discussion nuancée dégénéra en conflit vocal aux connotations alarmantes.

Le diable sentant le poids s'alléger sur son arrière train se retourna, me fit face et me demanda ce que je voulais à sa queue. Son regard me transperça et je compris d'un seul coup tout l'effroi que la seule évocation de son nom inspirait à ceux qui ne le connaissent pourtant que de réputation. Il s'avança dans ma direction, j'entendis certains ricaner, et, me reconnaissant, il dit: "Ah! c'est toi, je te reconnais, tu es un vieil ami." Je découvris mes dents dans un sourire que je voulais amical mais où la peur était mêlée à la honte; être reconnu entre mille par le diable et pas pour un comportement démoniaque mais pour être un tireur habile de sa queue, c'est à vous donner l'envie de s'être engoulu par la terre.

J'étais en mauvaise posture, on riait autour de moi, chacun faisait semblant de ne pas faire partie des tireurs. Moi, le dernier venu, semblait être le seul à m'intéresser à la précieuse mais honteuse queue.

Le diable était cependant assez compatissant, quoique railleur et espégle et il me dit: "ne fais pas cette tête-là, il n'y a pas de quoi, toi au moins tu t'es toujours livré à cette besogne à découvert, tu as même exercé tes talents sur ma queue en présence des ministres et autres personnalités du PRDS qui sont mes meilleurs amis, et pour te prouver mes sentiments, tiens, voilà ma queue, tire-la comme tu l'entends."

Après quelques hésitations qui ne se justifiaient plus d'ailleurs, tout le monde ayant su que j'étais un tireur habituel, je m'en saisis, plantais mes talons dans le sol et me mis à tirer à me faire débiter les clavicles.

C'est ainsi que pour cette campagne je suis resté à tirer le diable par la queue, en me remémorant de temps à autre ce fameux poème de Gibran Khalil Gibran:

- Ma conscience me reprochait tant
- Mon orgueil et ma peur du blâme que j'ai douté de mon œuvre.
- Maintenant j'ai appris ceci, l'arbre fleurit au printemps,
- Porte des fruits l'esté, perd ses feuilles en automne et reste nu l'hiver,
- Sans jamais se vanter ni avoir peur ou honte.

Rectificatifs

- Dans un entrefilet paru la semaine dernière sur le parti social démocrate (PRDS), nous avons attribué à des responsables du parti des postes qui ne sont pas les leurs. Ainsi Mokhtar Ould Aoufa est directeur des affaires politiques et porte-parole officiel du parti et non son secrétaire général. Zeinebou Mint H'mednah est, elle, secrétaire générale titulaire du parti et non adjointe.

&&&&&

- Dans une information sur une vente de sang à l'hôpital (fait avéré) à des malades par des employés de cette institution, le nom et le poste du responsable de la sécurité de l'institution sanitaire a été cité (sans que ce soit un fait avéré) dans cette affaire. Il s'en est offensé. Nous nous excusons auprès de lui de tout préjudice moral que cet article a pu occasionner.